

« TOUT M'A ÉTÉ LIVRÉ PAR MON PÈRE »

- Sur Matthieu XI, 25-30 -

(25) *En ce temps-là, en réponse, Jésus dit : « Je déclare mon plein accord avec toi, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché cela à des sages et à des intelligents, et l'as révélé à des enfants. (26) Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. (27) Tout m'a été livré par mon Père, et personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. (28) Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous ferai reposer. (29) Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. (30) Car mon joug est commode et mon fardeau léger.*

Description du discours de Jésus

À qui s'adresse la *réponse* de Jésus ? On ne le sait pas. Toutefois ne peut-on pas supposer avec quelque raison qu'il est mis en demeure de défendre le *Père, Seigneur du ciel et de la terre* ou, en tout cas, d'affirmer son *accord* avec lui ? Ce qui est en cause, c'est la façon dont celui-ci s'y est pris pour opérer une *révélation*. Car il a procédé à une *révélation*. Mais qu'a-t-il donc *révélé* ? On ne le sait pas davantage. En revanche, on connaît quels ont été les destinataires de sa *révélation*. Ce sont des *enfants*.

Ces *enfants* ne sont pas désignés par ce nom en raison de leur âge. En effet, ils sont distingués d'autres individus qui, eux, sont qualifiés de *sages* et d'*intelligents*. Or, à ces derniers, le contenu de la *révélation* non seulement n'a pas été communiqué mais il a été *caché*. Si donc nous sommes dans l'ignorance sur ce contenu, du moins pouvons-nous soupçonner que, pour l'accueillir, ni la *sagesse* ni l'*intelligence* ne sont requises, mais seul l'état d'*enfant* qui, du coup, s'en trouve transformé. Or, si l'on peut avancer cette conclusion, c'est seulement en considération de ce qui s'est passé. C'est l'événement qui en a décidé ainsi, et un événement qui n'a d'autre motif que le *bon plaisir* du Père. En effet, *sagesse* et *intelligence* ne sont pas disqualifiées en elles-mêmes.

Jusqu'à présent les paroles de Jésus sont adressées à celui qu'il avait désigné d'emblée comme *Père, Seigneur du ciel et de la terre*. S'il lui donne son *plein accord*, on peut estimer qu'il s'incline devant sa souveraineté, celle qui lui vient de ce qu'il est *Père* et aussi *Seigneur du ciel et de la terre*. Toutefois ce second titre n'apparaissait plus, mais seulement celui de *Père*, lorsque Jésus affirmait que la *révélation* telle qu'elle s'est produite était l'effet du *bon plaisir*.

Désormais, d'ailleurs, Jésus cesse de parler à un destinataire identifiable comme il le faisait précédemment quand il *déclarait au Père, Seigneur du ciel et de la terre, son plein accord* avec lui. Il affirme maintenant que le Père est (*son*) Père et qu'il lui *a tout livré* : *tout m'a été livré par mon Père*. Quant au nom de *Fils*, il l'emploie en laissant entendre qu'il lui revient. Cependant, il saisit l'occasion pour énoncer, à la façon d'une loi ou d'une maxime, la

reconnaissance réciproque à laquelle *Père* et *Fils* sont soumis. Enfin, il déclare la compétence du seul *Fils* dans la *révélation* qu'il peut faire du *Père* à d'autres. En effet, c'est bien le *Père*, son existence autant que son identité de *Père*, qui semble être l'objet sur lequel porte directement cette *révélation*.

Ainsi, avec ce concept de *révélation*, se retrouve une situation qui s'était déjà rencontrée dès le début du discours de *Jésus*. Mais alors, disait-il lui-même, la *révélation* s'était produite du fait du *Père*, *Seigneur du ciel et de la terre*, et au bénéfice d'*enfants*, sans qu'on puisse formuler son objet. Maintenant, c'est lui seul, *Jésus*, le *Fils*, qui en a l'initiative et, si elle se produit, elle porte sur le *Père*.

Quels sont les destinataires de la *révélation* opérée par *Jésus* ? On ne le sait pas, sauf à entendre en lieu et place des *enfants*, ceux auxquels *Jésus* maintenant s'adresse, c'est-à-dire *tous ceux qui peinent et ploient sous le fardeau*. En effet, c'est à eux et pour eux qu'il parle jusqu'à la fin de son propos.

Sa parole prend la forme d'un appel qu'il dirige vers eux et, simultanément, d'un engagement de lui-même à leur égard en même temps que d'une assurance qu'il leur donne. Tout se passe, en effet, comme s'il était qualifié pour les *faire reposer*. Non pas d'ailleurs parce qu'il les délierait de tout *joug* ou les déchargerait de tout *fardeau*. Mais, en *apprenant* de lui, en *prenant sur eux (son) joug*, ils cesseraient de *peiner* et de *ployer sous le fardeau* car il est lui-même *doux et humble de cœur* et *(son) joug est commode et (son) fardeau léger*. Bref, les notions mêmes de *peine*, de *fardeau* et de *joug* se trouvent transformées, elles ne sont plus associées seulement à celles de fatigue et de désagrément mais aussi à celle de *repos*.

Qui révèle quoi à qui ?

Les transformations successives du discours de *Jésus* affectent la *révélation* dont il fait état.

Lorsque la *révélation* est le fait du *Père*, *Seigneur du ciel et de la terre*, elle s'adresse à des *enfants*. Lorsqu'elle est le fait de *Jésus*, le *Fils*, elle s'adresse à *vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau*. Jamais elle ne concerne *des sages et des intelligents*.

Quant à l'objet de cette *révélation*, il consiste dans le passage de la *peine* au *repos* moyennant l'acceptation du *joug* de *Jésus*, c'est-à-dire de *sa douceur et de son humilité de cœur*. Or, ce passage n'est possible que parce que *tout a été livré à Jésus par son Père*. Plus radicalement encore, ce passage ne s'accomplit qu'en application de la loi ou de la maxime en vertu de laquelle *personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler*.

Ainsi la *révélation*, quand elle est le fait du *Fils*, est-elle la suite ou la conséquence du régime de *reconnaissance* mutuelle selon lequel le *Fils* et le *Père* se rapportent l'un à l'autre. On observera qu'on lit *reconnaissance* et non pas « connaissance ». Quant à la condition d'*enfant*, on peut supposer qu'elle n'est rien d'autre que l'état dans lequel se trouve quelqu'un aussi longtemps qu'il n'a pas été *reconnu* comme *Fils* par un *Père* ou, équivalamment, aussi longtemps qu'il n'a pas lui-même *reconnu* quelqu'un comme son *Père*.

En lisant le discours de *Jésus* on est porté à établir un lien entre, d'une part, les *enfants* et, d'autre part, *vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau*.

Sont *enfants* ceux qui ne sont pas *reconnus* par le *Père* ou ne *reconnaissent* pas le *Père*. L'absence de cette *reconnaissance* les établit et les maintient écrasés par la *peine* et sous un *fardeau*. Que survienne, au contraire, cette *reconnaissance*, et les voilà libres de toute servitude, entrés dans le *repos*. C'est la condition à laquelle les introduit la *révélation* faite par le *Fils*, par *Jésus*, quand ils répondent à l'appel qu'il leur adresse de *venir à lui*. Cependant, puisque demeurent encore un *joug*, si *commode* soit-il, et un *fardeau*, si *léger* soit-il, il faut admettre qu'en *Jésus*, le *Fils*, *joug* et *fardeau*, sans disparaître, ont perdu leur puissance d'écrasement.

Ainsi le discours de *Jésus*, présenté ici comme une *réponse*, pointe-t-il vers un événement qui, en effet, a été *caché à des sages et à des intelligents* mais qui a été *révélé à des enfants*. Et cette *révélation* ne se confond pas avec une information qu'il faudrait apprendre et comprendre : elle est une annonce, qui institue une communication d'existence entre lui, *Jésus*, le *Fils*, et tous ceux qui la reçoivent

« Je déclare mon plein accord avec toi... »

On peut estimer qu'à la façon d'une clé au commencement d'une portée musicale, le verbe qui ouvre ici le discours indique au lecteur quel acte de parole soutient tous les énoncés qu'on y déchiffre. C'est dire si la traduction, puisqu'il s'agit ici de passer du grec au français, n'est pas sans conséquence pour la compréhension de l'ensemble du passage.

La plupart des versions proposent de rendre en français le verbe du texte grec par « louer » ou « bénir », soit même encore par « remercier ». On peut donc être très légitimement surpris de lire *je déclare mon plein accord avec toi*.

Pour justifier le parti qu'on a pris on pourrait se contenter de faire observer qu'une telle traduction transcrit, quasi littéralement, le sens reconnu aux trois composants du verbe grec (*exomologoumai*). L'un (*ex*) signifie que l'action a été conduite à son achèvement, l'autre (*homo*) que cette action réalise une ressemblance. Quant au troisième, il est pris du radical dans lequel s'exprime le fait de dire (*leg/log*). Ainsi ce verbe peut-il être compris comme signifiant « dire la même chose » ou « s'accorder dans une même déclaration » ou même, plus simplement, « être d'accord ». Le témoignage des dictionnaires est probant sur ce point.

À cela s'ajoute le *Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir*. La présence de la particule d'affirmation qui ouvre cette phrase ne peut-elle pas être entendue comme une façon de renchérir sur la déclaration précédente, comme une confirmation qu'il en est bien comme on vient de le dire et, surtout, comme l'expression de l'adhésion donnée par *Jésus* lui-même à ce qui a été fait ?

Enfin, par souci de fidélité à l'original, on a traduit un même verbe grec (*épigínôskein*) par *reconnaître* et non par « connaître ». La différence n'est pas mince. Car l'action désignée par ce dernier verbe relève du registre du seul savoir, celui qui convient tout à fait pour des *sages* et des *intelligents*. En revanche *reconnaître* n'est, certes, qu'une variante de « connaître » et reste dans la ligne du savoir mais regarde déjà vers l'appréciation, vers la décision, et même

vers l'action qui institue, surtout quand il s'agit de *Père* et de *Fils* : cette action peut alors concerner des êtres qui, sans elle, resteraient, comme ici, dans la condition des *enfants*.

Si l'on accepte les raisons qu'on vient d'avancer et donc la traduction proposée, on entendra alors le discours de *Jésus* comme une déclaration d'engagement. Il ne se satisfait pas d'enregistrer un fait ni même de le faire connaître : il s'y accorde sans réserve. Or, ici, le fait n'est autre que la *révélation* sous les modalités selon lesquelles elle a été faite par celui qu'il nomme *Père, Seigneur du ciel et de la terre* : pas à des *sages* et des *intelligents* mais à des *enfants*.

Il y a plus encore dans l'*accord* que donne publiquement *Jésus*. En effet, en s'engageant dans cet *accord*, il se conduit comme un *Fils* à l'égard d'un *Père*, de (*son*) *Père*. Et, du coup, pour peu qu'il soit attentif, le lecteur n'a plus qu'à recueillir les données qui lui manquaient encore sur la nature du *cela* qui est *caché à des sages* et *révélé à des enfants*.

Une révélation qui est une libération

Ce *cela* n'est pas autre chose que le passage même de l'état d'*enfant* à celui de *Fils*. *Jésus* proclame ici clairement qu'il est lui-même dans l'état, celui de *Fils*, qui est au terme d'un tel passage. Or, et c'est d'une suprême importance, il s'accorde à un tel événement, il le ratifie, si l'on peut dire, pour autant qu'il lui appartient de le faire. Car, pour que l'événement soit effectif, encore faut-il que la *reconnaissance*, effectuée par le *Père* à l'égard de l'*enfant* dont il fait son *Fils*, soit accueillie en retour par une *reconnaissance* analogue du *Père*, venant de l'*enfant* devenu *Fils*. Car il n'y a pas de *reconnaissance* ni pour le *Père* ni pour le *Fils* sans ce double mouvement.

Ainsi *tout a été livré (à Jésus) par (son) Père*. On peut commenter *livré* aussi bien par « abandonné » que par « transmis » ou « remis ». Quoi qu'il en soit, il revient au *Fils* de répondre. Or, s'agissant de *Jésus*, c'est chose faite, la réponse est donnée, elle est même présentement réitérée non sans emphase. Mais d'autres que lui ont encore à donner leur *accord* à la filiation ! Or, qui pourra leur *révéler* ce qu'ils ont à accueillir, à prolonger par leur propre *accord*, si ce n'est le *Fils*, celui qui proclame qu'il l'est, *Jésus* lui-même ?

Rien d'étonnant, dès lors, si *Jésus* lance un appel à *venir à (lui)* à l'adresse de *tous* ceux pour qui l'existence est insupportable. Car, eux aussi, ils peuvent passer à la condition de *Fils*. *Jésus* n'est pas le bénéficiaire exclusif d'un tel passage à la filiation à partir de l'état d'*enfant*. *Venir à (lui)*, c'est donc partager son statut de *Fils*. Quant à (*son*) *joug* et (*son*) *fardeau*, ce ne sont pas des charges qu'il impose lui-même. N'est-il pas *doux et humble de cœur* ? Ces termes de *joug* et de *fardeau* désignent donc des servitudes qui sont supportées par lui mais sans parvenir à le détruire. Or, elles peuvent être aussi endurées par lui avec d'autres, tel un *joug*, sous lequel ils seraient attelés avec lui.

Mais, assurément, il est seul à pouvoir soutenir que (*son*) *joug*, celui qu'il porte, est *commode*, que (*son*) *fardeau*, celui dont il est chargé, ne pèse pas, est *léger*. Seul, il peut prétendre que ses *leçons*, quand on les suit, quand on les pratique, apportent le *repos*. Ceux qui l'écoutent et qui *viennent à lui* ne peuvent que le croire, comme on se fie à l'expérience de quelqu'un. Ici encore donc, mais cette fois c'est à lui, *Jésus*, au *Fils*, qu'un *accord* doit être donné, et non plus au *Père, Seigneur du ciel et de la terre*. Sera-t-il donné, cet *accord* ? En tout cas, pour

convaincre ceux qu'il appelle à s'unir à lui, à *apprendre* de lui, il ne peut mettre en avant que sa *douceur* et son *humilité de cœur*.

Quoi qu'il arrive, il n'y a plus, virtuellement, que des *filis*. Mais *tous* croiront-ils d'une foi actuelle qu'en effet ils le sont ? L'événement de leur filiation restera-t-il à jamais *caché* à certains qui se tiendront éloignés de *cela qui est révélé aux enfants*, parce qu'ils persisteront à n'être que *sages et intelligents* ?

En définitive, pour apprécier dans sa vérité la portée de la *révélation* qui est ici en cause peut-être faut-il admettre qu'elle vient mettre un terme à une certaine oppression, l'oppression du *Père*, sous laquelle *peinent* et *ploient* ceux qui ne sont encore que des *enfants* et non pas des *filis*. Or, de cette situation ni la *sagesse* ni l'*intelligence* ne peuvent libérer personne. Et, pourtant, tous, n'importe qui, sont appelés à entrer dans la libre condition des *filis*, à ne plus tenir le *Père* pour une origine qui enferme mais comme un horizon qui délivre. *Venir à Jésus* n'a de sens que pour ceux qui accèdent à cette délivrance et, dégagés ainsi pour toujours des tourments de toute servitude, trouvent sans cesse le *repos*.

Clamart, le 4 décembre 2007

Une autre traversée de ce même passage

- I -

Il y a trois groupes d'hommes. Il y a ceux qui sont *sages et intelligents*. Il y a les *enfants*. Il y a *tous* ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*.

Or, dans le même monde où se trouvent ces trois groupes humains, se produit l'événement d'une reconnaissance mutuelle entre le *Père* et le *Fils*, ce dernier n'étant autre que celui-là même qui parle ici, *Jésus*.

Le *Fils* appelle à le rejoindre pour devenir disciples, pour *apprendre*, *tous* ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*.

À quelle condition peuvent-ils entendre l'appel que leur adresse le *Fils* ?

Il faut qu'ils appartiennent au deuxième groupe, celui des *enfants*, auxquels *cela* a été *révélé*. En effet, *cela* a été *caché* par le *Père* aux hommes du premier groupe, aux *sages* et aux *intelligents*.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que le message qui est transmis dans l'appel adressé par le *Fils* exige des récepteurs qui soient indemnes de tout savoir préalable ou même, plus exactement encore, de tout ce qui serait de l'ordre du savoir. Le *Fils* s'adresse à eux en tant qu'ils ont l'expérience de la *peine* et du *fardeau*. Or, une telle expérience n'a rien de commun avec la *sagesse* et l'*intelligence*, mais avec l'*enfance*.

Que deviennent donc les *enfants* lorsqu'ils reçoivent le message du *Fils* et se font les disciples de celui-ci ?

Alors les *enfants* deviennent des fils comme le *Fils*, ils apprennent de lui ce qu'il est lui-même en le devenant eux-mêmes. Dans l'exercice de ce magistère ou de cette autorité le *Fils* ne pèse pas sur eux, son *joug est commode* et son *fardeau léger*, il porte avec lui et leur communique le *repos*, la *douceur* et l'*humilité de cœur*.

Ainsi donc *tous* ceux qui *peinent* et qui *pioient sous le fardeau*, quand ils entendent l'appel de *Jésus*, le *Fils*, et quand ils y répondent en *venant à lui*, voient-ils leur *enfance* se transformer en la condition même du *Fils*. Entre eux et lui, il y a quelque chose qui leur est commun et qui permet cette transformation : c'est, paradoxalement, cela même qu'il possède et qu'il leur communique, la *douceur*, l'*humilité de cœur*. Ces dispositions sont déjà là, d'une certaine façon, dans l'humanité mais, devenues propres à *Jésus*, le *Fils*, elles deviennent autres : des vertus, c'est-à-dire des forces. Elles ne suppriment pas le poids du *joug* mais elles font qu'on le trouve *commode*, ni même le *fardeau*, mais elles font qu'on le trouve *léger*.

Qu'est-ce qui est au principe d'une telle transformation ?

C'est la relation mutuelle de *Père à Fils*, qui existe déjà en humanité mais qui prend une force et un sens propres en *Jésus*. Ceux qui en reçoivent la *révélation* ne sont ni *sages* ni *intelligents*. Ils sont *enfants*, incapables donc de dire d'elle directement quoi que ce soit. Ils ne peuvent parler d'elle que médiatement, dans les effets ou les suites qu'elle produit en eux lorsqu'elle leur est communiquée. Comme *Jésus* lui-même, ils ne peuvent énoncer que ce dont ils font l'expérience à la façon d'un événement qui leur est arrivé.

Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été livré par mon Père, et personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler.

C'est pourquoi le *Fils* ne peut pas parler de ce qui lui arrive comme on ferait d'une histoire qu'on raconterait avec indifférence, comme s'il n'était pas impliqué dans l'événement. En choisissant, pour parler de celui-ci, le mode du consentement jubilatoire, il signifie qu'il lui appartient et en conçoit de la joie : *Je déclare mon plein accord avec toi, Père, Seigneur du ciel et de la terre...*

Clamart, le 10 juillet 2007

- II -

Le *Père* est aussi le *Seigneur du ciel et de la terre*. Mais ce dernier titre n'est plus invoqué dans la suite des propos de *Jésus*. Ainsi la considération de la souveraineté s'efface-t-elle devant la mention des effets produits en raison de la relation, singulière en *Jésus*, du *Père* et du *Fils* : c'est le *Père*, et non le *Seigneur*, qui manifeste son *bon plaisir*. La décision prise vient donc du premier, de celui qui exerce une fonction présente dans la configuration sociale de l'humanité - il est le *Père* par rapport au *Fils* -, tandis que le second, le *Seigneur*, exerce la sienne sur des régions du monde, sur le *ciel* et la *terre*. La différence est considérable.

Accordons, en effet, que l'un, le *Seigneur*, soit puissant. On conviendra alors que ce n'est pas la puissance qui caractérise essentiellement le *Père*, même s'il exerce sa puissance sur l'humanité elle-même, en tant qu'elle est, elle aussi, une réalité du monde. Une chose en tout cas est certaine : puisqu'on ne peut entendre ce nom de *Père* sans celui de *Fils*, on cherche moins à signifier par cette relation l'antériorité ou la maîtrise physique de celui-là sur celui-ci que son autorité propre, telle qu'elle est *reconnue* dans la société, même si ici elle s'exerce de façon éminemment singulière.

Car c'est précisément de *reconnaissance* d'autorité qu'il s'agit ici : *Tout m'a été livré par mon Père, personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler.*

L'autorité du *Père* est nettement affirmée, puisque *Jésus* déclare que sa conduite envers les *sages* et les *intelligents* comme envers les *enfants* a été un effet du *bon plaisir* du *Père*. Mais il ajoute que, sans rien perdre de cette autorité, le *Père* lui a *tout livré*, à lui, *Jésus*, qui le nomme son *Père*. En somme, s'est produit un transfert à *Jésus* non de l'autorité du *Père* mais de l'exercice de cette autorité. Or, si ce transfert a eu lieu, c'est parce que *Jésus* peut se reporter au *Père* comme à son *Père*, parce qu'il peut dire de lui : *mon Père*. Et en cela d'ailleurs il agit selon l'axiome de la réciprocité propre à la reconnaissance du *Père* et du *Fils*.

Mais qu'est-ce donc que ce *tout* qui a été *livré* à *Jésus* ?

Ce n'est rien qui n'appartienne déjà au *Père*. Cependant, ce *tout*, du fait même qu'il est remis à *Jésus*, entre dans l'histoire à laquelle appartient celui-ci, et il y advient selon des modalités d'existence qui sont propres à cette histoire. Or ces modalités avaient déjà été mentionnées, par anticipation en quelque sorte, lorsque *Jésus* avait fait état de la conduite du *Père*, *Seigneur du ciel et de la terre*, envers les *sages* et les *intelligents* et, d'autre part, mais de façon toute différente, envers les *enfants*. Maintenant il apparaît que la volonté du *Fils* n'est pas étrangère à la communication de ce *tout*. Il en est l'intendant, le médiateur.

Voilà, si l'on peut dire, pour les modalités de communication, de *révélation* de ce *tout*. Mais, considéré à présent en lui-même, en quoi consiste ce *tout* ? Il n'est rien d'autre que la *reconnaissance* mutuelle elle-même du *Père* et du *Fils*. C'est elle, cette reconnaissance mutuelle singulière, qui constitue le *tout livré*, confié, remis à *Jésus* par celui qu'il nomme son *Père* et *révélé* par lui à qui il *veut*.

Cependant, *Jésus* n'a pas un pouvoir discrétionnaire dans l'exercice de cette *révélation*. Il en dispose en observant les conditions que le *Père* a établies. En effet, le *Père* a *caché cela* à des

sages et à des intelligents et il l'a révélé à *des enfants*. Aussi bien lui-même ne peut-il que se conformer à cette disposition fondamentale. Elle fait partie de ce *tout* qui lui a été remis. Aussi *Jésus* ne peut-il que faire pénétrer plus avant dans l'épaisseur de l'histoire cette disposition fondamentale – et ce n'est pas peu.

C'est ce qu'il fait quand il adresse son appel à ceux qui composent le troisième groupe d'hommes qu'on avait distingué en commençant la lecture de ce passage : *tous* ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*. Ce groupe se recrute, pour ainsi dire, dans le deuxième, dans celui des *enfants*, puisque les *sages* et les *intelligents* sont exclus de *révélation*. Mais, à la différence du groupe des *enfants*, il ne se distingue pas d'un autre, notamment de celui des *sages* et des *intelligents* : il est très largement ouvert à quiconque, sans distinction, veut bien s'en reconnaître membre. Il suffit, pour en être et pour pouvoir répondre à l'appel, de ressentir la détresse, d'être accablé par l'existence. *Jésus* dit : *Venez à moi, vous tous qui peinez et ploiez sous le fardeau...*

Clamart, le 11 juillet 2007

- III -

Comment comprendre que la *venue à Jésus* de *tous* ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau* leur permet de *trouver du repos* ?

Après ce que nous venons d'apprendre nous sommes portés à dire sans plus : parce qu'il est le *Fils*.

Certes, la réponse que nous donnons est juste en son fondement. Mais, pour bien l'entendre, encore convient-il de prêter attention à la réponse, apparemment toute différente, que *Jésus* donne lui-même. Il déclare : *Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur*, ou encore : *...car mon joug est commode et mon fardeau léger*.

Dans les propos de *Jésus* deux motifs sont avancés : d'abord, la *douceur* et l'*humilité de cœur* ; ensuite, la *commodité* de son *joug* et la *légèreté* de son *fardeau*. L'allégation de ces deux motifs exige une explication.

Où donc *Jésus* puise-t-il la *douceur* et l'*humilité de cœur* ? Il semble bien que ce soit dans sa condition de *Fils*. En effet, elle ne le rend pas indemne de toute douleur mais elle le place en marge ou au-dessus de tout ce qu'il pourrait concevoir d'agressivité ou de jalousie envers son *Père*, puisque celui-ci lui a *tout remis*. De ce fait il est étranger à toute arrogance revendicative, à tout défi et aux séquelles de violence que le défi entraîne avec lui.

D'autre part, que signifie dans la bouche de *Jésus* : *mon joug, mon fardeau* ? S'agit-il du *joug* et du *fardeau* que *Jésus* impose à qui *reçoit* ses *leçons* ? Il semble bien. Puisque son *joug* est *commode*, son *fardeau léger*, cette explication découle de ce qui vient d'être dit sur les dispositions pacifiques de son *cœur*. Mais alors on demandera pourquoi il emploie ce terme de

joug, même si l'on convient qu'il en atténue la rudesse. Ne serait-ce pas parce que son disciple, comme lui-même d'ailleurs, est dans un certain état de soumission, voire de servitude ? Bref, le *joug* qui est en cause ici serait aussi, et même d'abord, celui qu'il porte lui-même du seul fait qu'il est *Fils*, même si le *Père* lui a *tout remis* !

Nous atteignons sans doute ici au point le plus profond de l'existence de *Jésus* et, simultanément, de sa relation avec ses disciples. En définitive, en effet, *Jésus* appelle à *venir à lui tous ceux qui peinent et ploient sous le fardeau*, et *tous ceux-là*, quels qu'ils soient, peuvent répondre à son appel parce qu'il partage avec eux une même condition de dépendance, et cela non pas en dépit mais en raison de son identité de *Fils* à qui *tout a été remis* par son *Père*, même la détresse de ceux qui sont écrasés. Mais, en prenant part lui-même à cette détresse, le *Fils* qu'il est en relève ceux qui en souffrent et il leur communique, sans la perdre, l'identité de *Fils* qui lui est propre. Par suite de cet admirable échange, comme lui, avec lui, ils *trouvent du repos*. Littéralement, il le leur donne : *et moi je vous ferai reposer...et vous trouverez du repos pour vos âmes*.

Comment approcher davantage encore de ce point, mystérieux entre tous ?

Une voie nous est ouverte par la lettre même du passage que nous lisons. Nous y relevons, en effet, trois notions fort suggestives : la *révélation*, la *reconnaissance* et l'*apprentissage*.

Apprendre peut d'abord paraître une conduite encore toute scolaire et relever du savoir, voire de la seule aptitude intellectuelle à apprendre et à mémoriser. Mais à s'en tenir là on oublierait que l'*apprentissage*, dans un métier par exemple, est aussi une façon d'*apprendre*. Or, il comporte un engagement de la personne de l'apprenti et, surtout, une transmission de la façon de faire et d'être du maître. En acquérant ce que nous recevons, nous devenons alors, tout en restant nous-mêmes, un autre que celui qui nous enseigne, pas le même que lui et, cependant, semblables à lui.

Par suite, la *reconnaissance* mutuelle de l'un par l'autre cesse de relever de la seule transmission d'un savoir, et même d'un savoir-faire : sans négliger la singularité irréductible des fonctions occupées, celle du *Père* et du *Fils*, celle du maître et du disciple ou de l'apprenti, sans supprimer la distinction de l'un et de l'autre, la relation qui les unit fait que l'un devient l'autre, et cela d'une façon qu'il nous est certes difficile d'articuler abstraitement mais qui, nous le pressentons, se réalise concrètement.

Alors le concept de *révélation* nous paraît heureusement associé à celui d'occultation. Nous comprenons fort bien, en effet, que le *caché* n'est pas le *révélé* mais qu'il peut l'être. Or, pour qu'il nous soit communiqué, il nous suffit de ne pas nous confondre avec *des sages* et *des intelligents*, qui ont reçu ou qui se l'imaginent, mais d'être aussi, voire seulement parmi les *enfants*, c'est-à-dire parmi ceux qui ont tout à recevoir encore. Alors nous serons moins surpris de *peiner* ou de *ployer sous le fardeau*, et le scandale que nous ressentons devant notre état lui-même se dissipera peut-être.

Ainsi trois notions sont-elles comme des jalons que nous rencontrons sur notre chemin quand nous cherchons à approcher le point où *Jésus* conduit ses disciples et où il se tient lui-même. Dès lors nous pouvons revenir sur les trois groupes que nous avons distingués d'abord, celui des *sages* et des *intelligents*, celui des *enfants*, celui qui est formé de ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*.

Ces trois groupes existent bien mais leurs frontières sont poreuses. Car personne n'est assigné à résidence en l'un d'entre eux. Les trois populations qu'ils rassemblent circulent de l'un à l'autre, remuées, travaillées qu'elles sont par la présence en ce même monde qu'elles de *Jésus*, le *Fils*, et par son appel. Mais il n'est pas indifférent de remarquer que cet appel s'adresse expressément et directement à *tous* ceux qui constituent le troisième groupe. Pourquoi donc ce traitement privilégié ? Pour répondre à cette question, nous ne pouvons avancer que des suppositions.

On peut penser, par exemple, que tous ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*, parce qu'ils souffrent, sont plus sensibles à un appel qui leur promet *du repos*. Sans doute. Mais on se tromperait si l'on estimait que ce *repos* leur sera accordé sans qu'ils aient à le *reconnaître*, à la façon d'un trésor qui reste *caché* à ce qu'il y a encore en eux de *sagesse* et d'*intelligence*, qui n'est *révélé* qu'à ce qu'ils portent d'*enfance* en eux, jusque dans leur souffrance. Mais il ne va pas de soi que la souffrance, surtout si elle est bafouée, maintienne intacte l'*enfance*...

Que pouvons-nous retenir de la lecture que nous venons de faire ?

Ceci, qui est d'une importance suprême : que la *révélation* ne peut pas s'entendre abstraction faite des conditions de son accueil. D'une certaine façon, elle consiste dans ces conditions mêmes. On ne peut pas la considérer en elle-même, dans son seul contenu ou, plutôt, celui-ci ne se distingue pas de l'état dans lequel se trouve celui qui la reçoit. En effet, cet état n'est pas seulement une préparation, une disposition préalable, favorable à l'accueil de cette *révélation*. Il en serait plutôt l'anticipation, la réelle virtualité, mais une anticipation et une virtualité qui s'ignorent elles-mêmes comme telles aussi longtemps que la communication elle-même ne s'est pas produite tant comme appel que comme réponse. En effet, quoi de plus humain, toujours déjà là, quoi qu'il arrive, pour nous constituer chacun dans notre existence même, que la relation mutuelle de *Père* à *Fils* ? Dans un autre ordre, quoi de plus commun dans l'histoire humaine que la *peine* et le *fardeau* ? Or, c'est ce très humain, ce très commun qui, en *Jésus*, passe de l'état *caché* à l'état *révélé*. *Caché* à qui ? Nous le savons maintenant : *aux sages et aux intelligents*. *Révélé* à qui ? Nous le savons maintenant : *aux enfants*.

Ainsi serions-nous enfoncés et, pensons-nous, perdus dans les abîmes que même là, là peut-être surtout, nous pouvons entendre et accepter l'offre qui nous est faite, avec la dignité impérissable de *Fils*, de ce que *Jésus* nomme, mystérieusement, le *repos*. Alors non seulement nous est rendu ce que nous sommes et dont nous souffrons d'avoir été dépouillés mais nous passons à ce qu'il est lui-même.

Clamart, le 12 juillet 2007